

République impériale, démocratie impériale : Aron et les néoconservateurs

La route de Raymond Aron a souvent croisé celle des néoconservateurs.

De l'inspiration qu'il a fournie à Daniel Bell pour ses écrits sur la fin de l'idéologie¹ jusqu'à sa participation, au crépuscule de sa vie, au "Committee for the Free World" de Midge Decter, où, avec Alain Besançon et Jean-Claude Casanova, il se trouvait en compagnie de Norman Podhoretz, Irving Kristol, Jeane Kirkpatrick ou Seymour Martin Lipset, en passant par l'admiration – d'ailleurs réciproque – pour Leo Strauss rencontré à Berlin en 1933, ou encore l'admiration qu'il portait à Albert Wohlstetter, **Aron a certainement été le plus important compagnon de route français du néoconservatisme américain**, avec Jean-François Revel.

Parmi les plus jeunes des néoconservateurs, Bill Kristol le mentionne parmi ses sources d'inspiration, et ajoute que la "République des Lettres" tissée par les échanges que la génération de son père, Irving Kristol, entretenait avec ses correspondants européens, notamment Aron, a perdu de sa substance et lui donne l'impression d'un univers transatlantique perdu².

Mais jusqu'où ces affinités vont-elles ?

Après tout, dans le spectre politique américain, il n'était pas de fréquentations intellectuelles que Raymond Aron refusât, mis à part les extrêmes, et son amitié allait aussi bien à des libéraux et des réalistes qu'à certains néoconservateurs.

Du coup, la question est plutôt celle des rapports entre, d'un côté, un courant intellectuel et politique au contours changeant – le néoconservatisme – dans une Amérique qui prend, à partir de la fin des années 1970, un visage nouveau, et de l'autre un Raymond Aron qui, ayant partagé la lutte de l'anticommunisme des années 1950 et le rejet de la nouvelle gauche des années 1960, **n'est peut-être plus complètement en phase ni avec ce courant, ni avec cette Amérique lorsqu'il atteint le seuil de sa vie**.

Dès lors, il apparaît vain de pousser plus loin l'interrogation sur le néoconservatisme d'Aron, ou sur le jugement qu'il aurait pu porter sur une République impériale devenue, après le 11 septembre, démocratie impériale. Quelques remarques, cependant, peuvent éclairer le débat, et faire la lumière sur les évolutions de l'Amérique depuis la mort d'Aron.

D'abord, dans le grand défi posé aux Etats-Unis par la concurrence idéologique et stratégique de l'URSS, **Aron préfère l'endiguement au refoulement**. Le "roll-back", note-t-il, est demeuré dans les programmes électoraux des partis politiques, et lorsqu'il a été défendu par des intellectuels comme James Burnham³, Robert Strausz-Hupé ou Stefan Posony⁴, sous la forme d'une "libération" ou d'une "stratégie à la Caton", Aron l'a récusé pour son irréalisme et les risques qu'il fait courir à l'humanité – la paix est peut-être impossible, car l'Union soviétique veut la destruction de l'Amérique, mais guerre doit rester improbable⁵.

¹ Cf. Raymond Aron, *L'Opium des Intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955 (édition américaine: *The Opium of the Intellectuals*, New York, Doubleday, 1957).

² Interview de Bill Kristol, 24 juillet 2003.

³ James Burnham, *Containment or Liberation*, 1953

⁴ Robert Strausz-Hupé, William Kintner, Stefan Posony, *A Forward Strategy for America*, New York, Harper, 1961.

⁵ *Guerre et Paix*, 661.

Or, à mesure que l'on passe des années 1970 aux années 1980, les faucons, et particulièrement les néoconservateurs, développent une forme de plus en plus active d'endiguement. Il ne s'agit plus seulement de bloquer l'URSS, mais de la déstabiliser et de l'épuiser ; la doctrine Reagan prend forme. Une bonne illustration de ce fossé grandissant est le titre du livre de Richard Pipes en 1984 : "Survivre ne suffit pas"⁶, qui sonne comme une réponse directe au chapitre d'Aron dans *Paix et guerre entre les nations* : "Survivre, c'est vaincre"... Aron croit en la nécessité de la défense du camp occidental, mais pas en la nécessité de l'offensive.

Peut-être ce décalage croissant, et qu'on est tenté d'extrapoler pour les décennies qui suivent sa mort, s'explique-t-il par **trois facteurs essentiels**.

(1) D'abord par un certain pessimisme du philosophe, et qui paraît plus proche, au fond, des accents presque spengleriens d'un Kissinger, soucieux de gérer au mieux une certaine forme de déclin, que de la foi vibrante en l'Amérique et en la démocratie qui s'affirme chez les néoconservateurs, aux côtés d'un alarmisme souvent tactique.

L'Amérique qui retrouve foi en elle-même au début des années 1980, peut-être Aron ne l'a-t-il pas vue – peut-être n'a-t-il simplement pas eu le temps de la voir. Peut-être n'a-t-il pas compris quelle **nouvelle alchimie singulière de nationalisme, de populisme de droite et d'universalisme se réalisait dans la recomposition du champ politique américain**, dans le passage de la coalition du *New Deal* à la révolution conservatrice, dans le remplacement d'un Establishment par un autre, dans la réaction contre la réaction au Vietnam, dans la réaction contre l'antiaméricanisme qui en est résulté – et dans le passage des néoconservateurs de la gauche vers la droite de l'échiquier politique.

(2) Deuxième facteur : les néoconservateurs des années 1980 à 2000 **se détachent de plus en plus d'une certaine prudence**, qui est par exemple celle de Jeane Kirkpatrick dans son fameux article "Dictatorships and Double Standards", qui soumet l'exigence de démocratisation et de respect des droits de l'homme à des critères de bon sens et d'intérêt national, au profit d'un évangile de la démocratie retrempé dans la victoire contre l'URSS. Le "pouvoir transformateur de la liberté" dont parle George Bush fils n'est plus la simple défense des régimes démocratiques de Truman et Kennedy, c'est un principe d'action sur les relations internationales pour faire advenir, à terme, une "paix démocratique" – puisque la démocratie ne se font pas la guerre – en agissant par le changement des régimes, plutôt qu'une "paix par la loi" ou "qu'une paix par l'empire".

(3) Troisième facteur : le moteur derrière cette évolution du néoconservatisme et, après le 11 septembre 2001, de la posture américaine, est la **transformation de la puissance relative des Etats-Unis dans le système international**. Ce que l'Amérique ne peut pas faire en 1970, encore moins en 1980, elle peut le faire en 2001 ou 2003, et son point de vue s'en trouve transformé. D'une part en raison de la chute de l'empire soviétique, qui consacre sa position hégémonique, d'autre part en raison des efforts d'armement fournis depuis Carter et Reagan, qui portent leurs fruits avec le décalage d'une à deux décennies coutumier dans ce domaine, et donnent aux Etats-Unis à la fois une supériorité réelle en termes de puissance militaire, et une illusion d'omnipotence, une forme d'*hubris* qu'on a vue à l'œuvre en 2002 et 2003. C'est le jeu dialectique classique des capacités et des intentions : loin d'être fixées, les intentions varient à mesure que les capacités croissent ou décroissent. Cette *hubris*, évidemment, n'est pas sans rappeler celle mentionné par Aron dans les facteurs d'explication du désastre vietnamien, aux côtés de l'ignorance des réalités de terrain⁷.

⁶ Richard Pipes, *Survival Is Not Enough : Soviet Realities and America's Future*, New York, Simon & Shuster, 1984.

⁷ *République impériale*, 130

Au final, se dessine vaguement le débat qui n'aura jamais lieu entre Aron et les néoconservateurs de la dernière génération.

Ceux-ci aurait sans doute critiqué la vision trop statique du philosophe, impropre à faire bouger les lignes, et sa pusillanimité dans l'exportation des valeurs de la liberté, par les armes s'il le faut.

Celui-ci, face à ce qui ressemble à de la rigidité idéologique, aurait sûrement réaffirmé la **nécessité de la légitimité des actions américaines** – auprès des Etats et auprès des peuples –, et **plus encore le primat du politique et l'impératif de la prudence**, ainsi que le jugement forcément relatif sur l'aboutissement des grandes entreprises et des vastes desseins. Dans *République impériale*, il écrit ainsi :

*"Selon que les armées amènent avec elles liberté ou despotisme, développement économique ou stagnation, une élite modernisatrice ou réactionnaire, le rôle impérial apparaît bienfaisant ou haïssable, éventuellement il apparaît bienfaisant ici, haïssable là. Rétrospectivement, les historiens attachent plus d'importance à cet aspect de la diplomatie des Grands qu'à la conformité au droit international de telle ou telle décision."*⁸

⁸ *République impériale*, introduction.